

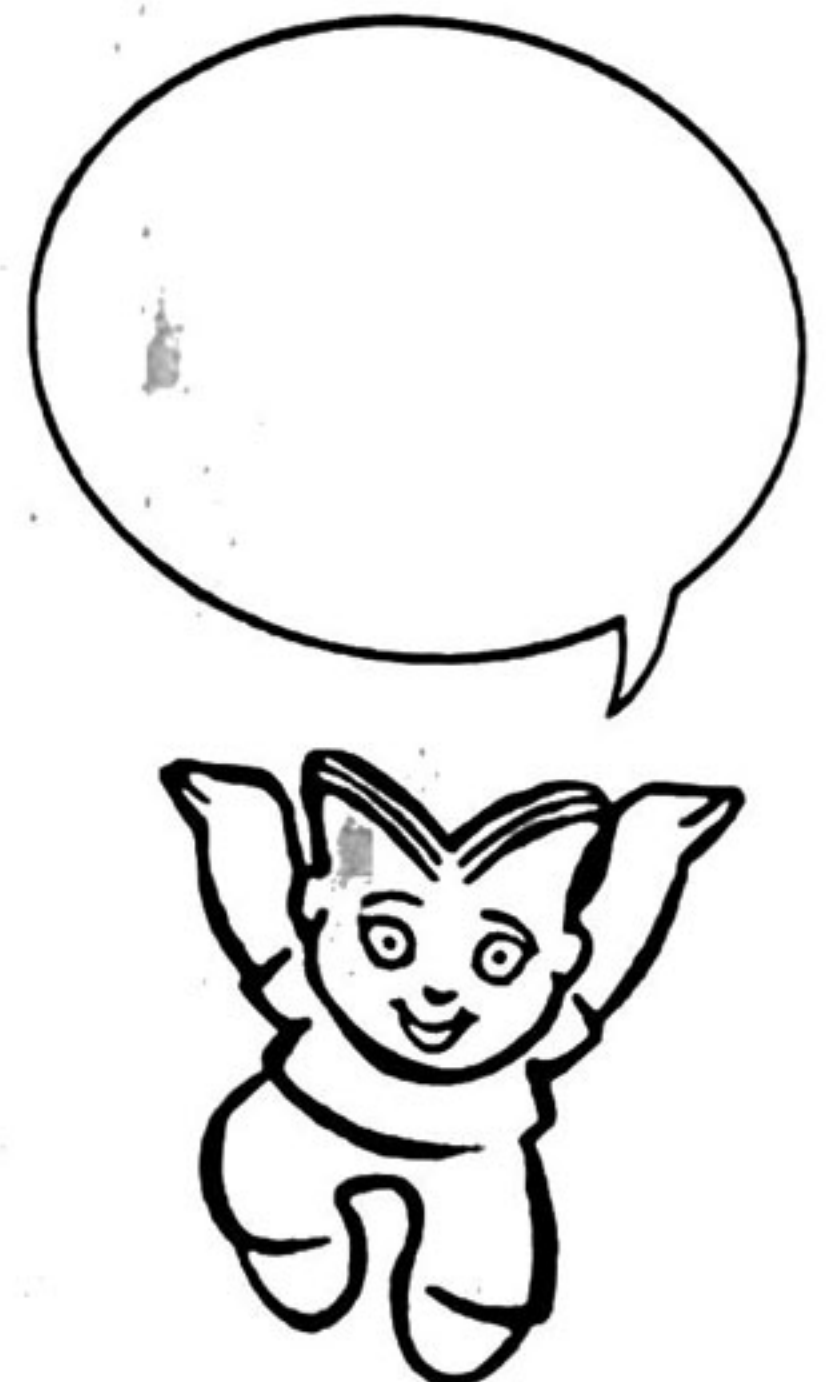
Cinquième voyage de Sindbad

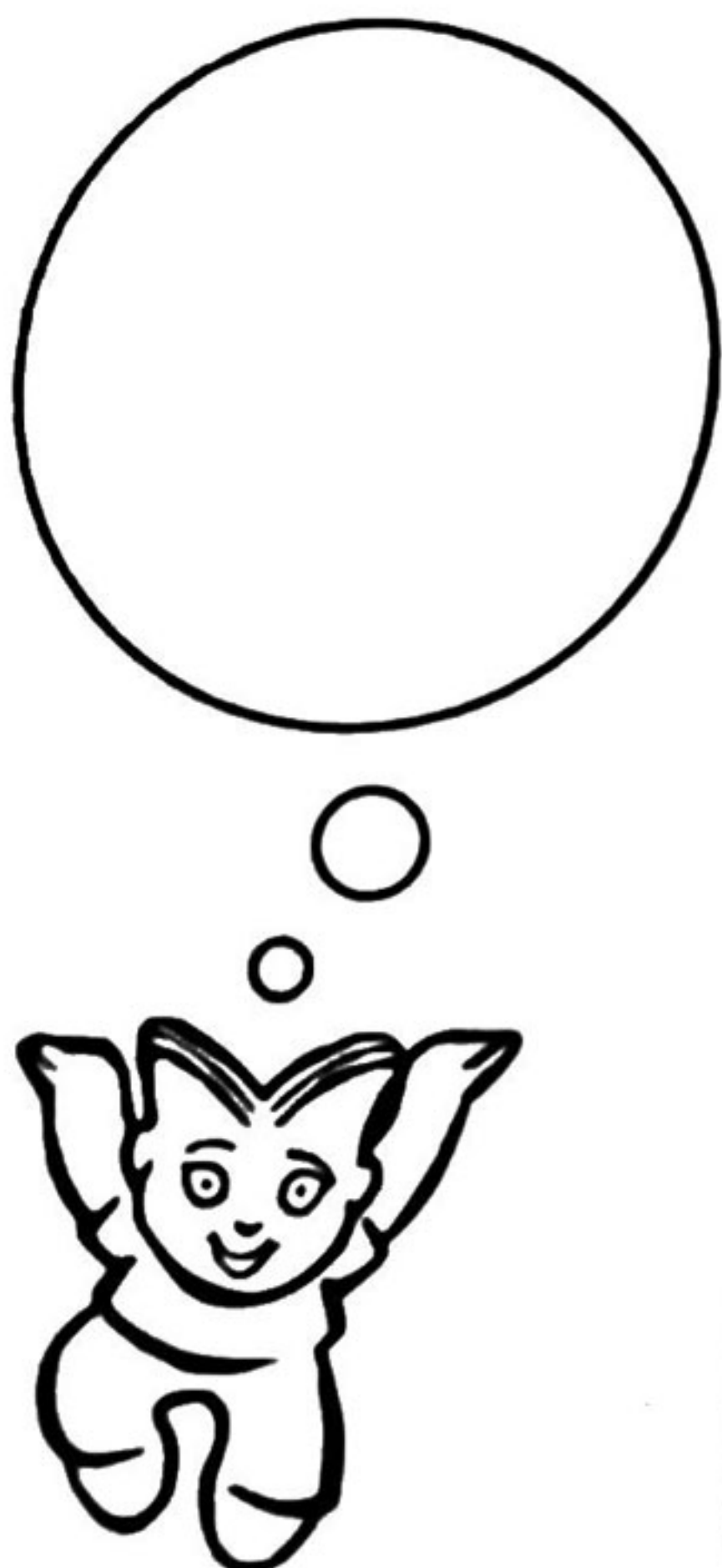
LE VIEILLARD DE LA MER

« Je ne reviendrai pas une fois de plus sur cet étrange besoin de voyage qui m'habitait malgré toutes les richesses que j'avais amassées. Afin d'éviter les désagréments que j'avais rencontrés auparavant, je décidai de faire construire un bateau à mon goût. C'était le plus beau navire qu'on n'ait jamais vu à Balsora. Ce n'est pas sans une grande fierté que j'en pris le commandement. N'ayant pas de quoi emplir toutes les cales, j'avais accepté à mon bord quelques marchands et leurs marchandises. Mal m'en prit comme on le verra tout de suite.

La première île où nous accostâmes me rappela de mauvais souvenirs. Un œuf de rock trônait au beau milieu de la plage. Il était tout près d'éclore car on distinguait de grandes crevasses dans sa coquille.

Malgré mes avertissements, les marchands la brisèrent à la hache, dégagant le jeune rock qu'ils firent rôtir. Ils n'eurent guère le loisir de savourer leur festin car, soudain, deux gros nuages apparurent. C'étaient les deux parents du rôti. Les marchands, à mon appel, revinrent à bord et nous mîmes la voile séance tenante. Les deux gigantesques oiseaux, ayant compris ce qui s'était passé, firent un grand tour au-dessus de l'île, se posèrent puis fondirent sur nous. Ils avaient, dans chacune de leurs serres, un gros rocher qu'ils nous destinaient. Si le premier manqua sa cible, le second, en revanche, frappa le pont en son milieu, écrasant la moitié de l'équipage





et envoyant le reste dans les flots. J'étais parmi ceux-là et, je ne pus même pas voir couler mon si beau navire. Accroché à un débris de la coque, je pus, à force de courage, atteindre le rivage d'une île.

Je commençais désormais à avoir l'habitude de ce genre de situation. Après avoir pris quelques repos, je visitai les alentours de la plage. L'endroit était rempli d'arbres qui donnaient à profusion toutes sortes de fruits. Le seul problème résidant dans la hauteur des branches qu'on ne pouvait atteindre que difficilement. Je me régalais de fruits tombés au sol lorsque j'aperçus un vieillard assis sur un rocher, au bord d'une rivière. Je le pris pour un vieux naufragé. Il me fit signe d'approcher et me fit comprendre qu'il désirait que je l'aide à traverser le cours d'eau. Je le chargeai sur mes épaules, tout heureux de rendre service à un pauvre vieux.

Arrivé sur l'autre rive, je me penchai en avant pour le déposer à terre quand je sentis alors ses jambes enserrer mon cou. J'essayai de me dégager mais son étreinte était si forte que je m'évanouis.

L'infâme vieillard ne me fit pas mourir. Il relâcha légèrement sa pression et je revins à moi. Je compris alors que si je voulais avoir la vie sauve, je devais conduire le vieux comme et où il le désirait.

Commencèrent alors de longues journées maussades, mon « cavalier » ne se lassant jamais des fruits qu'il n'atteignait que grâce à moi. Je ne sais combien de jours je fus réduit au rôle de bourrique et combien le vieillard me garda prisonnier de son étai. Il ne m'adressait jamais la parole et me laissait faire tout ce que je voulais.

Ainsi je pus ramasser unealebasse et la creuser afin d'y déposer le jus de raisins magnifiques qui poussaient à foison dans l'île. J'obtins alors un vin excellent qui me donna force et courage, à tel point que je me surpris un jour à chanter des chants de ma jeunesse.

Etonné, le vieillard me fit comprendre qu'il désirait goûter à mon breuvage. Je lui en cédaï toute une calebasse qu'il vida d'un trait. Le vin faisant son effet, il se mit lui aussi à chanter et tressauter sur mes épaules, puis n'étant pas habitué à ce genre de boisson, il fut pris de nausées et se mit à vomir.

Ce faisant, il relâcha son étreinte et j'en profitai pour me dégager. Je me saisis alors d'une grosse pierre et lui brisai le crâne.

Je sentis une grande joie de m'être enfin débarrassé de ce maudit vieillard. Je marchai vers la mer que je n'avais pas vue depuis quelque temps. Par chance, du haut d'une colline, je pus apercevoir un bateau près de la côte. Je dirigeai mes pas vers lui et rencontrai les matelots de ce bâtiment, occupés à cueillir des fruits et à remplir des bidons d'eau.

Je leur relatai ma mésaventure.

– L'homme que tu as tué est le vieillard de la mer, me dirent-ils. Tu as eu beaucoup de chance de t'en sortir vivant.

– Vous le connaissez donc ?

– Bien sûr ! Tous les marins de la contrée le connaissent et le redoutent. Jusqu'à présent, pas une de ses victimes n'avait pu en réchapper vivant. D'ailleurs, nous ne mettons pied sur cette île qu'armés jusqu'aux dents comme tu peux le constater. Ils me proposèrent de venir à leur bord et de poursuivre mon voyage avec eux. Ce que j'acceptai avec plaisir. Durant la traversée, je me liai d'amitié avec un commerçant à qui je contai toutes mes aventures. Nous accostâmes sur une île aux belles maisons de pierre. À peine avions-nous posé le pied sur le quai que mon compagnon me jeta deux grands sacs dans les bras et me demanda de le suivre.

– Ramasse des cailloux et fais en provision, dit-il.

– Qui veux-tu lapider ? lui répondis-je.

– Tu verras bien. Ces cailloux vont te rapporter de l'argent, à coup sûr.

*Gagner de l'argent
avec des cailloux !*



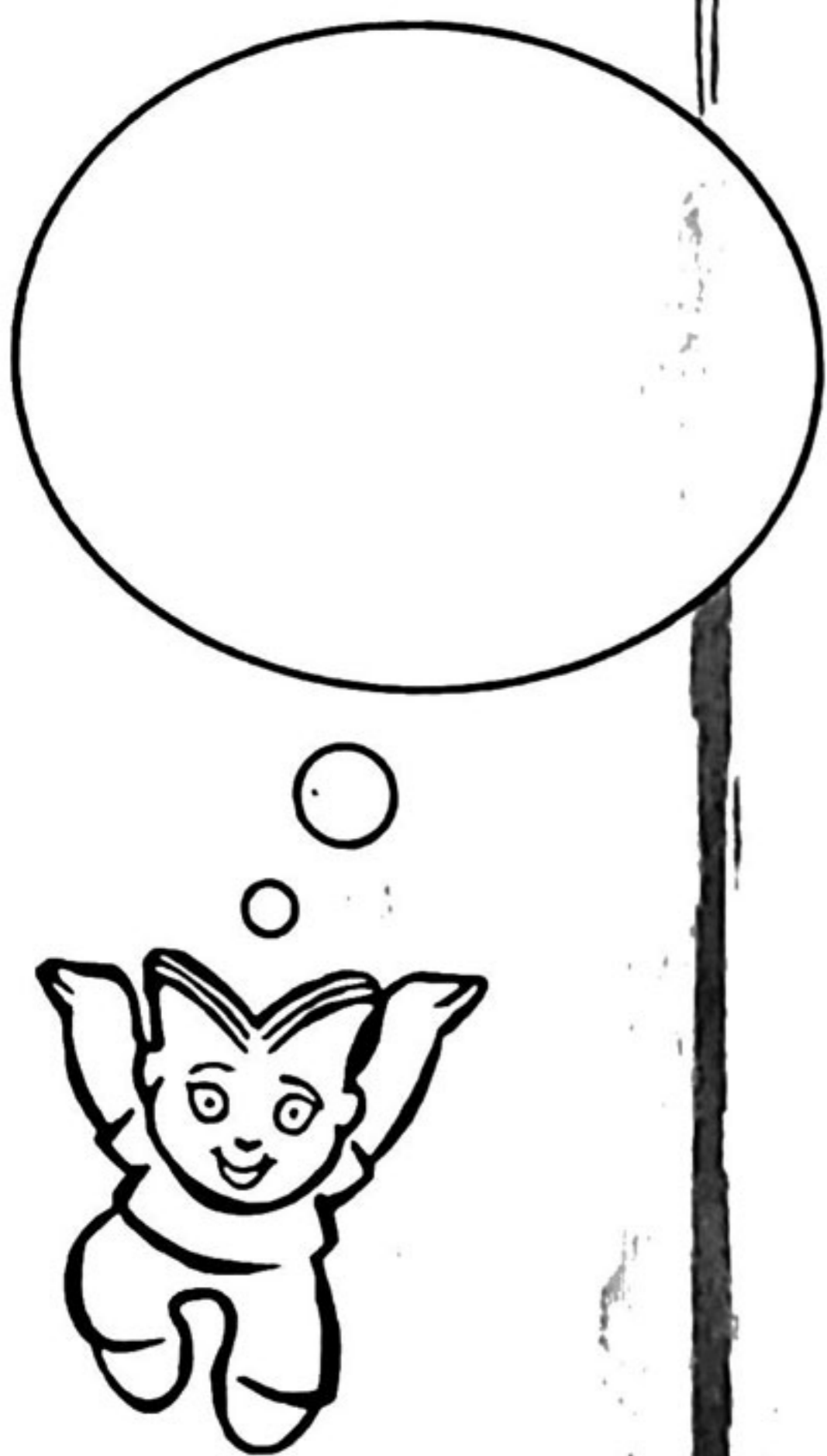
Sur ces entrefaites nous arrivâmes dans un endroit planté de cocotiers, les plus beaux que je n'ai jamais vus, tout garnis de fruits mais à une hauteur inimaginable. Le commerçant prit alors une pierre et la jeta dans les palmes où des singes se prélassaient. Ceux-ci, furieux, saisirent des noix de coco qu'ils nous expédièrent.

Je compris très vite la manœuvre de mon ami et me mis à lancer des pierres à mon tour. En quelques minutes nous eûmes la plus belle récolte de noix de coco qu'on peut imaginer. Nous remplîmes nos sacs et les traînâmes jusqu'au bateau. Ayant effectué la manœuvre à plusieurs reprises, je me trouvai avec des grandes quantités de fruits que j'échangeai contre du poivre et du bois d'aloès dans l'île de Comari. Je profitai de notre escale dans ce lieu pour louer des plongeurs qui me ramenèrent nombre d'huîtres perlières. Lorsque je revins à Bagdad, mes perles eurent beaucoup de succès. J'en donnai, selon mon habitude, une bonne partie aux pauvres et aux religieux, et me reposai de mes aventures dans toutes sortes de divertissements. »

Ainsi s'interrompt le récit de Sindbad qui convia Hindbad à revenir l'entendre le lendemain. Lesté de ses cent sequins habituels, le portefaix accepta.

Lorsqu'il se présenta chez le marin le soir suivant, toute la compagnie était là.

Sindbad reposa sa coupe de thé et reprit le cours de son histoire...



Sixième voyage de Sindbad

L'ÎLE AUX PIERRES PRÉCIEUSES

« Je ne chercherai plus d'explications après ce cinquième voyage à mon incapacité à rester bien tranquillement chez moi pour profiter de mes immenses richesses.

C'est ainsi qu'Allah m'a fait et au bout de quelque temps, j'affrétai un nouveau navire et m'en fus vers les îles du levant.

Le voyage fut très long et très tourmenté, si bien qu'après plusieurs semaines, ni le capitaine, ni le pilote ne savaient où nous nous trouvions. Quand ils le surent, c'était trop tard ! Notre bateau était emporté par un courant marin contre lequel nulle manœuvre n'était possible. Le capitaine jeta son turban de rage et s'arracha la barbe.

– Nous n'avons plus qu'un quart d'heure à vivre, hurlait-il.

Son pronostic était bon, le navire vint bientôt se fracasser contre les rochers d'un rivage inhospitalier. Il se brisa comme une noix et, nous nous retrouvâmes à l'eau. Les quelques-uns parmi nous qui atteignirent la plage se retrouvèrent piégés comme des rats entre l'océan et une falaise inaccessible.

Les quelques objets et vivres que nous avons pu sauver ne nous seraient pas d'un grand secours. Le capitaine nous dit alors :

– Il ne nous reste qu'à creuser notre propre tombe et à nous dire adieu, car Allah vient de sceller notre destin.



– Essayons au moins d’explorer la côte avant de perdre espoir, lui répondis-je.

– Mais regarde donc autour de toi, dit-il en se laissant tomber par terre.

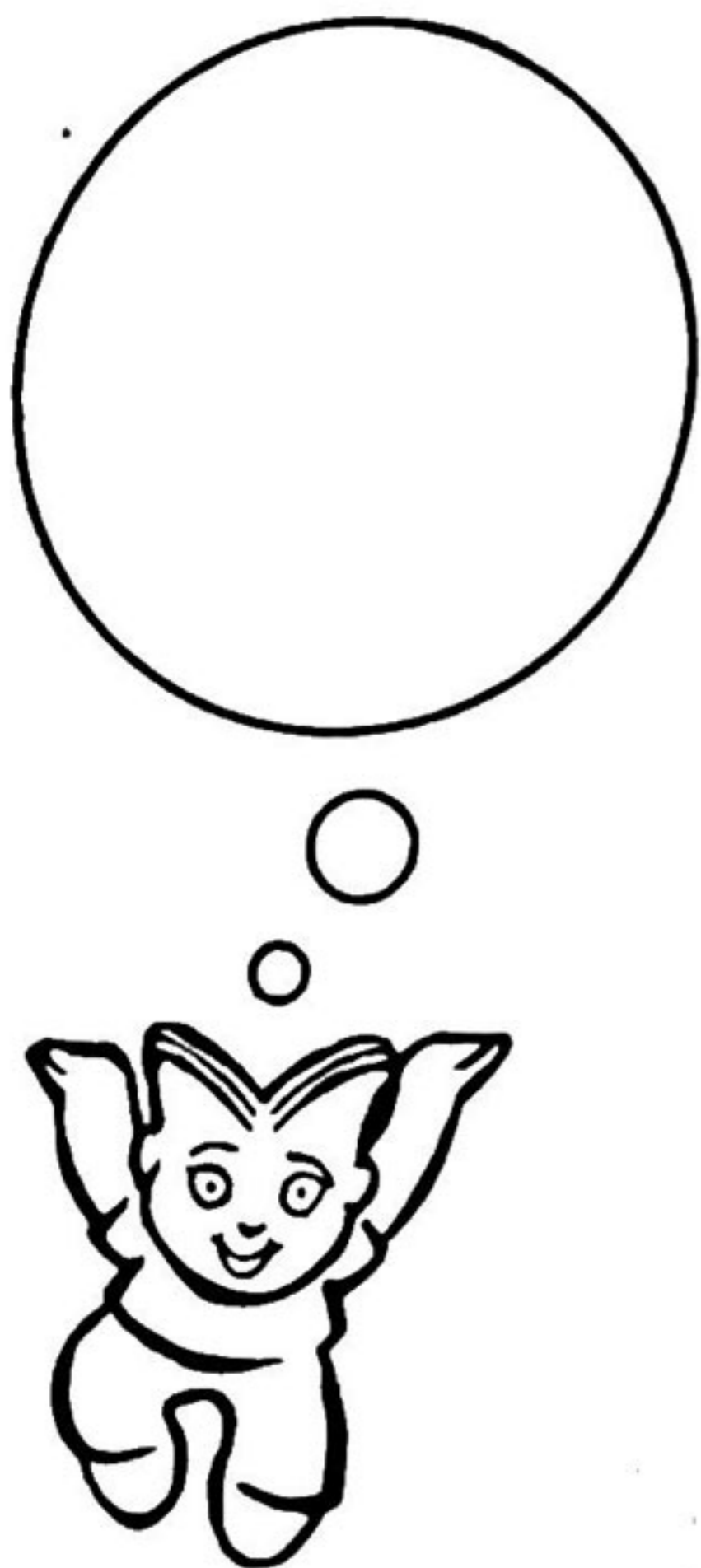
Le rivage était effectivement sinistre. De toutes parts, on voyait des débris de bateaux et de cordages, des coffres éventrés et surtout des squelettes humains qui en disaient long sur nos chances de survie. Le pays, pourtant, était extraordinaire.

Imaginez que chaque rocher, chaque caillou de cette plage était une pierre précieuse. Il y avait là des rubis, des saphirs, des émeraudes, les rochers eux-mêmes étaient de cristal ! Une espèce de goudron se jetant dans la mer servait de nourriture aux poissons qui le transformaient en ambre gris que les vagues rejetaient sur le sable. Nous avions à nos pieds, les plus grandes richesses du monde et nous allions périr dans ce que nous pouvons appeler un gouffre puisque rien n’en ressortait. Les effets conjugués du courant et de la brise de mer empêchaient de s’éloigner de la côte.

La seule issue à ce piège était une rivière qui, au lieu de se jeter dans l’océan comme le font tous les cours d’eau du monde, sortait de la mer pour s’enfoncer dans la falaise par une grotte obscure.

Ce fut alors le début d’un long calvaire ; ceux qui décédèrent les premiers furent ensevelis par les vivants. J’essayai à plusieurs reprises de persuader mes compagnons de tenter quelque chose en se jetant dans la rivière. Ceux-ci me répondirent que cette eau maudite devait conduire tout droit en enfer. Étant plus résistant que les autres, j’enterrai mon dernier camarade après de longues semaines d’agonie.

Demeuré seul, je décidai de tenter ma chance dans la grotte. Je rafistolai une barque plate que je remplis de pierres précieuses, la jetai dans la fameuse rivière et m’aplatis à l’intérieur.



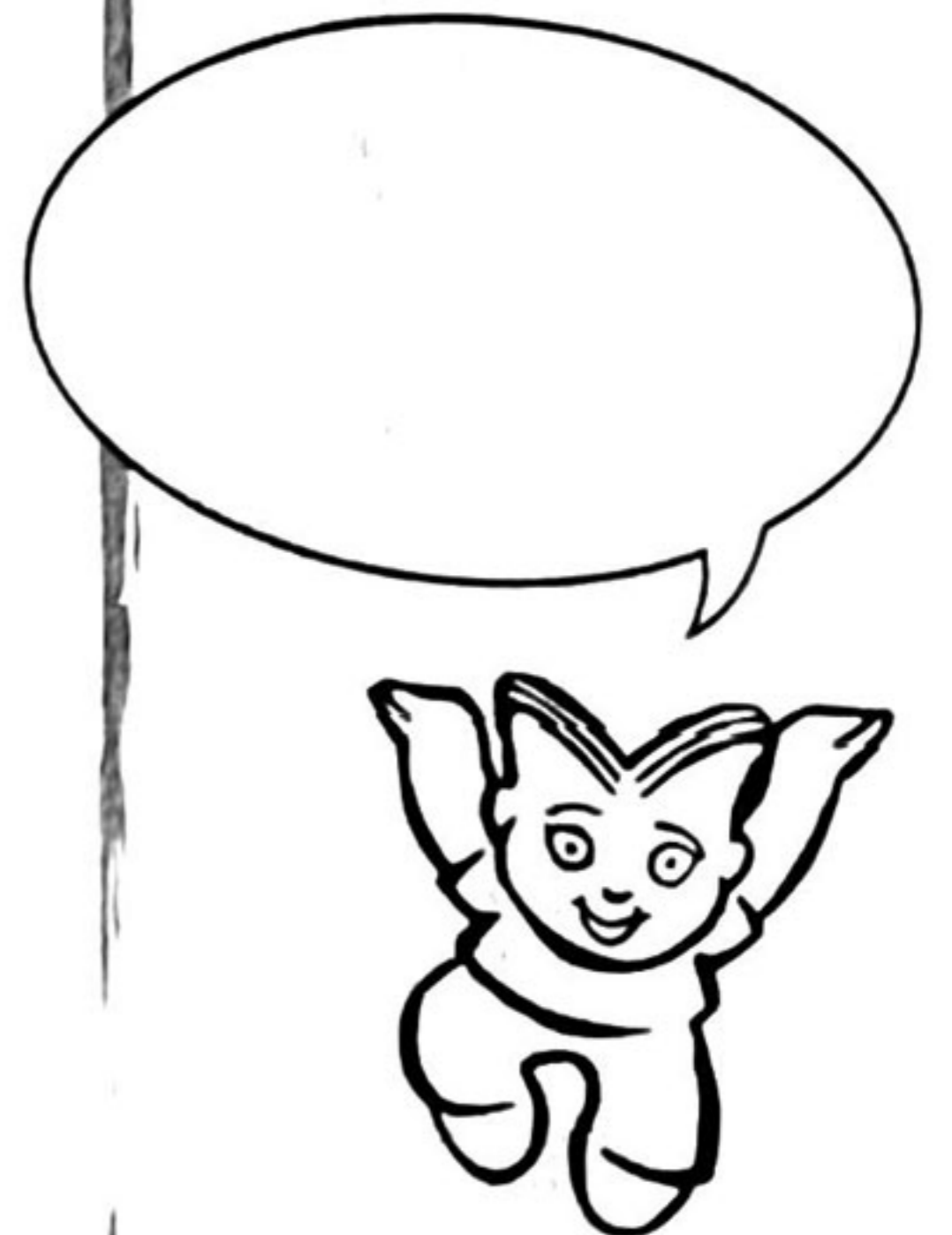
Je pénétrai dans un goulet étroit et sombre ; la barque tapait de toutes parts. Un choc plus fort que les autres m'assomma à demi, si bien que je ne saurais dire combien de temps dura ma dégringolade. Lorsque je rouvris les yeux, j'étais au beau milieu d'une vaste campagne. Ma barque était amarrée à un piquet et autour d'elle, un grand nombre d'hommes et de femmes à la peau très noire parlaient tranquillement. Voyant que je m'éveillais, ils m'aiderent à sortir de mon embarcation et me conduisirent vers leur village. La langue dans laquelle ils s'exprimaient m'était complètement inconnue.

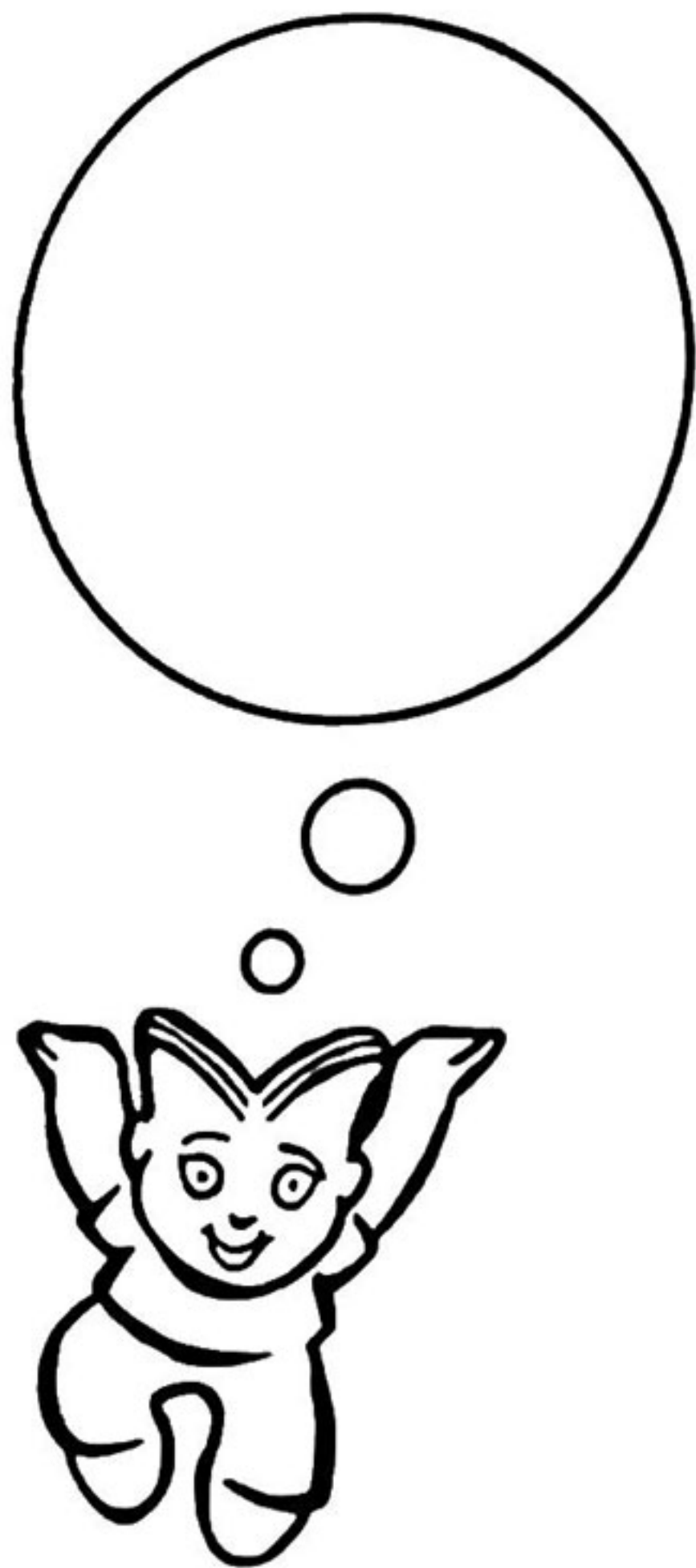
Alors que de dépit je lançai qu'ils feraient mieux de me nourrir plutôt que de me promener ainsi, j'eus la surprise d'entendre l'un d'eux me répondre en arabe qu'on allait bientôt me donner à manger.

Je ne saurais faire le moindre reproche sur la qualité de leur accueil. On me fit goûter aux mets les plus raffinés. On me lava, on me rasa, on m'habilla de beaux habits de soie, propres et neufs. Pour seul paiement à tout cela, mes sauveurs ne me demandèrent que de raconter comment j'avais pu sortir de la rivière interdite. Jamais personne avant moi n'était parvenu à revenir de l'autre côté de la montagne. Grâce à celui d'entre eux qui connaissait ma langue, je pus leur conter mon naufrage.

Je passai ensuite de longues soirées à faire le récit de mes voyages précédents. Ma renommée se propagea très vite et parvint jusqu'au roi de la contrée qui se trouvait être l'un des plus grands seigneurs des Indes. Il demanda à me voir et je fus conduit avec tous mes ballots de pierres précieuses vers son palais qui se trouvait sur l'île de Serendib.

Ce pays a la particularité d'être situé sur la ligne équinoxiale là où les nuits sont égales aux jours. C'est un véritable paradis. Les champs et les forêts donnent toutes sortes de plantes rares ; il y pousse le meilleur thé du monde, paraît-il.





Le souverain de ce royaume goûta fort chacun de mes récits. Durant quelque temps, je devins son favori ; aussi profitai-je de son amitié pour lui demander l'autorisation de regagner mon pays. Il m'accorda celle-ci avec beaucoup de gentillesse. Il me confia même un colis précieux.

C'étaient un magnifique présent et une lettre pour le Calife Haroun-al-Raschid qu'il me priait de saluer en son nom. Vous imaginez quel honneur il me faisait en me donnant l'occasion de présenter ses hommages à mon souverain. Le présent était constitué d'un vase taillé dans un seul rubis d'un demi-pied de haut, rempli de perles d'une rondeur parfaite, d'une peau de serpent qui avait la propriété de guérir celui qui se couchait dessus et d'une esclave magnifique dont les habits étaient entièrement recouverts de pierreries.

La lettre, écrite sur la peau d'un animal très précieux, commençait ainsi : « Le roi des Indes devant qui marchent dix mille éléphants, qui demeure dans un palais dont le toit brille de cent mille rubis et qui possède un trésor de vingt mille couronnes enrichies de diamants au Calife Haroun-al-Raschid... »

Suivaient mille douceurs et caresses dont j'ai perdu le souvenir.

En ce qui concerne les détails de mon embarquement, je n'eus à m'occuper de rien. Un capitaine et son équipage furent mis à ma disposition par le roi et je regagnai Bagdad sans le moindre problème. Dès mon arrivée, j'avertis le grand Vizir de ce que je ramenaient et il me fit obtenir une audience auprès du commandeur des croyants. Je me fis accompagner, pour l'occasion, de la belle esclave et de toute ma famille qui m'aida à porter les présents. Je fis un rapport très précis de mon séjour chez le roi des Indes, et le Calife se montra très intéressé par les détails que je donnai sur les richesses immenses de ce monarque.

Après avoir lu la lettre, notre souverain se félicita de la sagesse qu'elle contenait et me fit don d'un magnifique présent en récompense de mon ambassade.

La conclusion inespérée de ce sixième voyage aurait pu être le point d'orgue de ma vie de voyageur. Vous pourrez constater demain, qu'il n'en a rien été. »

Ainsi s'acheva le sixième récit de Sindbad. Il congédia toute l'assemblée et convia Hindbad à revenir le lendemain. Le jeune porteur rangea sa sixième bourse et ne manqua pas d'être exact au rendez-vous donné.

Sindbad, comme les jours précédents, attendit que chacun soit installé pour commencer son histoire...

*Six cents sequins :
Hindbad va finir
riche !*

